

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE



1902 - 2022



1 2 0 ans

S O M M A I R E

PRÉSIDENT CARINO BUCCIARELLI	Editorial	3
VICE-PRÉSIDENTS MICHEL JOIRET MARTINE ROUHART	Concours des 120 ans de l'AEB	
	Patrizio Fiorilli : <i>Profession écrivaine</i> ..	9
	Jacqueline Calembert : <i>Le mot inachevé</i>	14
TRÉSORIER FRÉDÉRIC BEGUIN	Maxime Coton : <i>Demeure</i>	22
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL CHRISTIAN DEBRUYNE	Michel Ducobu :	
	<i>La maison sans frontières</i>	25
CONSERVATEUR DU MUSÉE CAMILLE LEMONNIER JEAN-LOUP SEBAN	Lundi du Patrimoine du 26 septembre 2022	28
	<i>Le livre en fête du Non-Dit</i>	31
ADMINISTRATEURS ÉRIC ALLARD ISABELLE BIELECKI ARNAUD DELCORTE COLETTE FRÈRE SYLVIE GODEFROID ANNE-MICHÈLE HAMESSE PHILIPPE LEUCKX ROBERT MASSART JEAN-POL MASSON ALEXANDRE MILLON YVES NAMUR	Lectures	42
	<i>Tournai la Page - 11 et 12 février 2023</i>	60
DANIEL SALVATORE SCHIFFER ÉVELYNE WILWERTH	Activités de nos membres	62
	Dernières parutions	69
	Cotisation 2023	71

Éditeur responsable: Carino Bucciarelli

Comité de rédaction: Carino Bucciarelli, Anne-Michèle Hamesse, Martine Rouhart, Michel Joiret.

Mise en page : Frédéric Vinclair

Relecture: Daniel Charneux

Impression: Relie-Art (Bruxelles)

Les opinions émises par les auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.

Éditorial.

Les 120 ans de l'AEB

Cent vingt ans. Pas moins. Et comme s'il fallait ponctuer ce chiffre, notre documentaliste retrouve au fond d'on ne sait quel tiroir, la demande d'adhésion à notre association de Maurice Maeterlinck, prix Nobel. Pas moins.

S'il fallait parler de mon premier contact avec cette vénérable maison, je dois faire remonter mes souvenirs à près d'une quarantaine d'années, et retrouver dans le fond de ma mémoire l'image du bâtiment historique et intimidant où je pénétrais. Quel écrivain mettait-on à l'honneur ce soir-là ? Henry Bauchau ? Gaston Compère ? Je serais incapable de le dire, seules restent des sensations, fortes comme tout ce qui concerne nos apprentissages, que les mots rendraient imparfaitement.

Les décennies ont filé, pour vous, pour moi, pour toutes les âmes qui peuplent ce terrible monde où d'incroyables bouleversements se sont produits, et si après mûre réflexion je suis devenu un simple membre de cette association, j'ignorais où me conduisaient mes pas d'auteur encore hésitant ; mais il est une certitude : si une voix, que l'on imagine fantomatique, m'avait murmuré à l'oreille : « Prends bonne note de tout ce qui se dit, se profère et se sous-entend dans cette institution, cela te servira le jour où tu en seras président ! », je n'aurais pas même souri à une telle absurdité, peut-être me serais-je laissé aller à un léger ricanement avant de répondre, en pensée, à la voix fantomatique : « Allons, ne te fiche pas de moi ! ». Mais,

comme je vous le disais, les décennies ont filé ; le monde s'est brisé, reconstruit, brisé à nouveau ; et si personne ne peut juger aujourd'hui de quoi demain sera fait, je sais qu'il est un endroit, au 150 chaussée de Wavre à Ixelles, un endroit appelé la Maison des Écrivains, où l'on peut encore accrocher quelques ambitions littéraires.

La fête des cent vingt ans au Mundaneum à Mons à l'occasion de la table ronde : la place des femmes dans la littérature.

Que d'heureuses conjonctions nous auront amenés à cette soirée ! Si nous avons décidé de fêter les cent vingt ans de l'Association des écrivains belges de langue française, nous ignorions les chemins détournés que nous allions emprunter. Il aura fallu tout d'abord un simple contact entre notre secrétaire général et la directrice de ce lieu chargé d'histoire, le Mundaneum à Mons, pour que se mette en place toute une machinerie qui aura abouti à cet événement.

Nous nous sommes donc réunis en petit comité pour préparer le débat annoncé et, comme je vous parlais de conjonctions heureuses, il m'a été donné de voir ce jour-là que le Mundaneum organisait une exposition intitulée « Portraits de femmes ». On ne pouvait rêver meilleur environnement pour une table ronde qui, elle, portera sur « La place des femmes dans la littérature ».

S'il faut rappeler que notre organisation atteint ses cent vingt ans cette année, c'est l'occasion aussi de souligner qu'il s'agit pour nous avant tout de défendre notre littérature francophone de Belgique, et l'on sait la particularité de la

ÉDITORIAL

production de notre pays « d'irréguliers », une réputation d'originalité bien méritée pour les auteurs d'aujourd'hui et surtout pour les écrivains qui ont construit la littérature de notre pays. À ce titre, nous avons décidé d'organiser en nos locaux historiques d'Ixelles des soirées patrimoniales où une personnalité littéraire du passé est remise à l'honneur. Nouvelle conjonction heureuse, sans que cela soit le fruit d'une volonté, trois écrivaines ont été choisies pour amorcer ces soirées du patrimoine. La poétesse Marie-Claire d'Orbaix, la romancière belgo-hollandaise Neel Doff et la grande Marie Gevers sont naturellement venues comme premiers noms.

Ajoutons qu'une soirée des lettres prévue en décembre – dont le titre « le nouveau souffle de la poésie francophone » est bien explicite – rassemblera cinq jeunes poétesse. Ce projet, et surtout le choix des invitées, uniquement des femmes, est encore dû au hasard et se trouve être aussi une étrange conjonction.

Pour la table ronde, il aura fallu choisir des invitées. De nombreuses écrivaines œuvrent actuellement en Belgique francophone, dont certaines ont atteint une renommée internationale. S'il nous fallait quatre auteures, il était indispensable d'entendre deux romancières au parcours bien connu : Geneviève Damas dont les livres aux thématiques variées s'inscrivent bien dans la problématique de nos vies et de notre société quelque peu bousculée, et Malika Madi dont les livres circulent intensément, notamment dans le milieu scolaire. Mais il était tout aussi indispensable d'entendre deux jeunes auteures qui en sont à leur premier roman. Sophie d'Aubreby a publié il y a quelques mois aux éditions Inculte un excellent premier roman, *S'en aller*, où elle nous conte la vie

ÉDITORIAL

d'une étrange guerrière, et je vous laisserai découvrir s'il s'agit d'une totale fiction ou d'une biographie ; et Leïla Zerhouni qui vient tout récemment de publier chez M.E.O. *Femmes empêchées*, roman à la construction originale, étalée sur plusieurs vies et plusieurs époques, mais surtout à la thématique inusitée où la féminité et la maternité sont présentées sous un jour rarement évoqué. La table ronde a été animée par Sylvie Honorez de la RTBF.

Si les conjonctions ont été favorables, l'événement ne pouvait avoir lieu sans moyens et sans organisation. Je tiens en premier lieu à remercier madame Aurélie Montignie, directrice du Mundaneum, pour son accueil et pour nous avoir ouvert les portes de ce lieu à la fois splendide et vivant, car il ne suffit pas de détenir les clés d'un bel endroit, il faut encore le faire vibrer. Cette soirée avait aussi besoin de financement, à ce titre nous remercions la Fédération Wallonie-Bruxelles via la Promotion des lettres dont l'aide permet nos activités, notamment dans notre fief, à la maison des écrivains à Ixelles, nous remercions L'OIF, organisation internationale de la francophonie, la SABAM et la loterie nationale. Je ne terminerai pas sans saluer dans notre équipe de l'AEB, notre cher Christian Debruyne qui a pris l'initiative d'imaginer le partenariat entre le Mundaneum et l'AEB et qui a chapeauté avec beaucoup de patience et d'adresse cette manifestation.

Rappelons aussi que le lendemain, toujours au Mundaneum, nous avons continué notre mission de défense de la littérature belge d'expression française car pas moins de 42 auteurs ont été présents pour mettre en valeur leurs livres et qu'une classe de maître menée par Vincent Engel a été tenue avec pour thème : le métier d'écrivain.

ÉDITORIAL

Comment clôturer cet éditorial sans saluer les plus de trois cents membres de notre ASBL et, parmi eux, le travail de l'irremplaçable équipe de notre comité d'administration : Éric Allard, Frédéric Béguin, Isabelle Bielecki, Christian Debruyne, Arnaud Delcorte, Colette Frère, Sylvie Godefroid, Anne-Michèle Hamesse, Michel Joiret, Philippe Leuckx, Robert Massart, Jean-Pol Masson, Alexandre Millon, Yves Namur, Martine Rouhart, Jean-Loup Seban, Daniel Salvatore Schiffer et Evelyne Wilwerth. Et si je viens d'oser le mot « irremplaçable », il ne m'est pas permis d'omettre le nom de Frédéric Vinclair dont le travail plus qu'excellent au secrétariat rend tout simplement possible la vie de notre ASBL.

Carino Bucciarelli

Concours des 120 ans de l'AEB.

À l'occasion des 120 ans de l'AEB était organisé un concours de nouvelles et de poésies articulé autour du thème de la « *Maison d'écrivain* ».

Dans la catégorie **Nouvelle**, le jury a couronné le texte de **Patrizio Fiorilli**, intitulé *Profession écrivaine*. Il a accordé une mention pour ses qualités au texte de **Jacqueline Calembert**, intitulé *Le mot inachevé*.

Dans la catégorie **Poésie**, le jury a couronné le poème de **Maxime Coton**, *Demeure*. Il a accordé une mention pour ses qualités au poème de **Michel Ducobu**, *La main muse*.

Nous sommes heureux de publier ci-après ces quatre textes, accompagnés d'illustrations choisies par leur auteurs.

Profession écrivaine

par **Patrizio Fiorilli**

C'est finalement normal que je sois légèrement nerveuse. Oui bien sûr, j'ai l'habitude de passer à la télévision, j'ai été interviewée par toutes les chaînes d'Europe, et même aux États-Unis, mais toujours pour parler de mes livres, c'était facile. Cette fois, c'est différent.

Quand l'émission *Celebrities' houses* m'a proposé d'être leur prochaine invitée, j'ai failli m'évanouir ; on a beau être l'auteure la plus populaire au monde, avoir vendu des millions d'exemplaires de romans traduits en plus de vingt langues, paraître dans ce programme-culte à la suite de Madonna, Naomi Campbell et Serena Williams, c'est une véritable consécration !

J'ai bien fait de mettre le tailleur Chanel blanc avec quelques rappels noirs : sobre mais élégant. Et puis cette petite jupe qui tutoie le haut des genoux met mes jambes en évidence. J'ai de superbes jambes, il suffit de voir comme les hommes se retournent sur mon passage, comme les fantômes illuminent leurs regards...

L'équipe est là : la journaliste et la productrice attendent que je leur fasse le tour de la maison, chaque pièce de chaque aile. L'équipe technique doit déjà filmer, je dois y aller. Leur faire mon plus beau sourire, celui que mon défunt mari qualifiait d'irrésistiblement ensorceleur, allez Odile vas-y !

« À l'origine, c'était un tout petit bungalow. Je n'avais encore rien publié, juste remporté l'un ou l'autre vague concours de nouvelles ici et là, pas de quoi vivre de ma plume. J'étais bibliothécaire, et mon petit salaire m'avait juste permis d'emprunter de quoi acheter cette maison. Nous sommes ici dans ce qui était à cette époque-là l'unique pièce à vivre : salon-salle à manger-cuisine. La porte là menait à ma chambre à



Illustration : Engin Akyurt sur Unsplash.

coucher, et l'autre, en face, à une minuscule salle de douche. La table et les quatre chaises Ikea sont d'origine, comme les statuette de hiboux méticuleusement alignées sur le buffet, j'en faisais la collection. Oui, je sais, les couleurs sont un peu monotones, mais je n'en avais pas vraiment conscience. Je vous fais voir la chambre à coucher ? Suivez-moi ! Je ne peux m'empêcher de sourire en revoyant ce lit simple qui semble remplir toute la pièce. Regardez, je gardais toutes mes culottes dans le tiroir de cette vieille table de nuit, juste en dessous de la photo dédicacée d'Amélie Nothomb ; je les pliais méticuleusement et les rangeais l'une sur l'autre en faisant attention à ce qu'aucune ne dépasse le bord de la pile. Et là, au mur, une photo de JK Rowling que j'avais découpée dans un magazine. Je rêvais de devenir aussi riche et célèbre qu'elle, c'est chose faite aujourd'hui.

Je n'oublierai jamais le jour où Gallimard m'a appelée pour m'informer que mon manuscrit avait emballé toute l'équipe et qu'ils souhaitaient le publier tout de suite ! J'en ai encore le cœur qui bat à toute vitesse rien qu'à en parler ! C'était mon premier roman, *Le retour de Godot*, un succès inattendu qui m'a permis d'agrandir la maison. Cette aile, là, devant vous est apparue dans la foulée de *Le retour de Godot*. Je l'ai voulue dépouillée, simple, nue pratiquement. Les murs sont blancs, immaculés, sans aucune décoration, une immense baie vitrée sans rideaux, et le strict minimum en termes de mobilier. Je m'y suis délectée pendant que ce premier roman entamait et poursuivait sa conquête du monde. C'était une belle époque.

Dites, ma jupe n'est pas trop courte pour une émission de télévision ? Vous êtes sûres ? Merci. J'ai de jolies jambes, voyez-vous, ma mère me le répétait souvent : "Ne les cache donc pas, ma fille ; tu as de superbes jambes, montre-les au monde tant que tu es jeune !"

L'année d'après, j'ai gagné le Goncourt avec *Tes larmes sur ta tombe*, un roman noir comme le fond de l'univers. Je suis passée par cette phase noire le temps de quatre ou cinq romans si je ne m'abuse. Mystère, crimes, mensonges et complots constituent le ciment qui les unit dans mon œuvre. Ma renommée a déferlé sur toute l'Europe comme un

tsunami, j'étais l'écrivaine que toutes les émissions littéraires s'arrachaient, d'Helsinki à Nicosie. De là date l'aile à l'arrière de la maison. Je n'y vais plus souvent, mais pour vous je ferai une exception. Les pièces sont au nord, cela explique qu'elles soient plus sombres ; ça et les petites fenêtres. Attention à la tête, pour des raisons pratiques, le plafond y est plus bas que dans les autres parties de la maison. Les décorer fut un cauchemar : j'ai dû réfléchir, ne rien laisser au hasard, échafauder des plans au millimètre près et ensuite les vérifier pour être sûre que je n'avais pas omis le moindre détail, mais j'y suis arrivée : le choix et la disposition du mobilier ne laissent rien au hasard, sont le résultat d'un effort cérébral colossal pour résoudre l'énigme : comment faire entrer tant de choses dans de si petites pièces ?

Bon, ensuite ... Oui, l'étage ! Je vous laisse monter devant, ma jupe est un peu courte, ce serait indécent que je monte l'escalier avec vous derrière ...

Je me suis vite lassée des polars et me suis tournée vers les histoires d'amour, avec une pointe d'érotisme pour rendre les choses plus intéressantes. C'est dans cette pièce aux murs de velours rouge et aux lourdes tentures que j'ai écrit *Moi, je t'attendais*. Je vois que vous vous en souvenez, probablement grâce au film que Netflix en a fait, une fidèle adaptation du roman, tout y était. J'aime beaucoup cette pièce, elle est à la fois chaude et intime : ce grand lit à baldaquin qui évoque des liaisons secrètes, ces aquarelles et lithographies de Milo Manara... Les deux fauteuils rococo en tissu rouge satiné et cadre en bois doré ne pouvaient que figurer dans cette pièce, vous en conviendrez. Éventuellement, vous pourriez faire un gros plan des livres empilés sur ce guéridon, j'y ai cherché l'inspiration à l'époque : *L'écume des jours*, *Madame Bovary*, *La nuit des temps*, *Le grand Meaulnes*... Oui, vous avez raison, allons dans la chambre à coucher, vous verrez, j'y ai une vitrine où sont exposés tous les prix littéraires que j'ai remportés. Ah bon, vous préférez me filmer allongée sur le lit ? Comme vous voulez, faites juste attention que ma jupe ne remonte pas trop sur mes cuisses, maman ne serait pas contente.

»

Dans la petite chambre 26, l'infirmière en chef Bernadette Duchamp finit d'installer Odile au lit tout en s'adressant à la nouvelle recrue de la maison de retraite médicalisée : « Odile a 92 ans, n'est-ce pas, Odile ? Elle est à un stade avancé de sénilité générée par la maladie d'Alzheimer, et ne communique plus avec le monde extérieur depuis près de deux ans. Elle passe toutes ses journées assise en souriant à je ne sais quoi. Note, elle n'est vraiment pas difficile.

– Elle a des visiteurs ?

– Non. Elle est célibataire, fille unique et sans enfants, alors tu comprends...

– C'est triste de finir comme ça quand même. Elle faisait quoi avant ?

– Elle travaillait dans une banque, je pense.

– C'est à elle ces photos de Madonna, Naomi Campbell et Serena Williams ?

– Oui, elle les avait avec elle quand elle est arrivée, nous les avons punaisées aux murs nous-mêmes.

– Et la photo dédicacée d'Amélie Nothomb aussi ?

– Oui, va-t'en savoir pourquoi... Allez, plus que deux chambres et on a fini pour ce soir, éteins en sortant s'il te plait. Bonne nuit, Odile. »

27 juin 2022

Le Mot inachevé

par **Jacqueline Calembert**



M^{aurice} ?

– Oui, Madame, je suis dans le hall.

– J’ai rendez-vous avec l’échevin de la culture pour finaliser le programme de demain. N’oubliez pas la porte de la terrasse, elle grince. Merci, Maurice. Je me sauve.

Il la regarde s’éloigner, s’appuie contre le mur pour souffler. Depuis des semaines, il s’active dans toutes les pièces de la maison. Il écoute les ordres de Madame, l’arrière-petite-fille du romancier ou ceux d’Angélique, la future administratrice de la maison d’écrivain. Elles n’ont plus que cette expression en tête. À tout bout de champ, la maison d’écrivain revient dans leurs phrases. Qu’a-t-elle de plus que la maison du notaire ou du juge ?

Maurice hausse les épaules, soupire en regardant l’immense hall. Les murs disparaissent derrière les étagères où tous les livres ont été rangés par ordre alphabétique. Ceux de l’auteur d’un côté, ceux de ses maîtres à penser... et à écrire, lui a précisé Angélique, de l’autre.

Des poètes, des nouvellistes, des écrivains français, américains, africains. Il y a même un romancier japonais. Le nom de l’auteur, il ne s’en souvient plus, il se rappelle seulement qu’il l’avait rangé dans les «M». Par contre, le titre du livre, là, il l’a toujours en tête : *Confessions d’un masque*.

Comment un masque pourrait-il parler ? Maurice se demande parfois si tous ces intellectuels ne se leurrent pas. Jamais, il ne se laissera prendre aux pièges des mots. Lui, ce qu’il aime, c’est le vrai, la nature, les arbres. Ils ne trichent pas, eux. Les mots, chacun les accommode à sa sauce. La preuve, il y en a qui font parler les masques. Lui, son préféré, c’est le dernier, il le garde toujours en réserve !

Il ricane dans sa barbe tout en s’approchant de l’écrêteau que Madame lui a demandé de suspendre au dessus de la commode. Elle lui a dit : « Mettez-le là, Maurice, à cette place-ci exactement. À cette hauteur... »

Elle avait tracé une petite croix au crayon et répété : « Ici,

exactement. Il faut que le visiteur se trouve face à lui dès son arrivée, que ses yeux captent notre objectif : vivre quelques moments avec l'auteur ».

Maurice n'oserait jamais le dire à Madame mais toutes les pièces qu'ils ont encore parcourues ce matin sont figées dans le temps. Elles ne vivent pas. Il préfère arpenter les bois, tailler les rosiers ou cueillir les framboises. La vie y éclate à tout moment. Jamais les mots ne lui ont donné un tel plaisir.

Pourtant, ce matin, Madame exultait : « Vous vous rendez compte, Maurice, demain, la maison renâtra. Des écrivains viendront en résidence. Il y aura des rencontres, des échanges. Cette maison deviendra un vivier de mots. Mon arrière-Papy serait fier de nous... »

Elle s'était arrêtée devant son manque de réaction et l'avait regardé, les sourcils froncés, le regard sévère.

– Vous n'y croyez pas, je le vois bien. Vous savez, Maurice, la magie des mots est toujours là à portée des yeux. Parfois au moment où l'on s'y attend le moins.

Il lui avait semblé qu'elle s'adressait à lui personnellement. Il en avait été troublé.

Est-ce cela qui le retient devant l'écríteau ? Qu'il se met à le lire ?

« Bienvenue à vous tous. Nous avons voulu que la maison de Patrick Le Boy vous donne la sensation d'entrer dans un lieu encore habité par lui. Qu'il pourrait surgir à chaque instant, franchir le seuil de chaque pièce et vous accueillir. Nous souhaitons que se crée l'illusion d'une intimité dans laquelle vous êtes l'invité ou, pourquoi pas, le clandestin entré par effraction. Que ce soit dans les pièces de réception mais aussi dans des lieux plus secrets comme le bureau qui, chez cet auteur, a joué un rôle important. Il n'aimait pas, comme certains autres écrivains, s'arrêter dans un café, ou dans un parc, pour y noter des phrases glanées au fil de son humeur. Il lui fallait son bureau, la baie vitrée, ses carnets... Vous le sentirez dès l'entrée dans cette pièce mythique, il sera là auprès de vous... »

Maurice interrompt la lecture et revient à la phrase du *clandestin entré par effraction*. Sans trop comprendre ce qui lui arrive, il se dirige vers le

bureau. Il a remarqué que Madame avait laissé la clé sur la porte. Il n'y est jamais entré. Cet endroit ne sera dévoilé que le jour de l'inauguration, lui avait-elle confié, un sourire énigmatique sur les lèvres. Arrivé près de la pièce interdite, il hésite quelques secondes avant de tourner la clé dans la serrure.

Il n'a jamais entendu un tour de clé aussi bruyant, frissonne, regarde à droite, à gauche, puis se moque de lui et de cette peur soudaine.

L'odeur d'encaustique parfume sa mémoire et lui rappelle le seul musée qu'il ait visité dans sa vie, avec sa classe, il y a bien longtemps déjà. Cette même impression de temps suspendu, de non vie, le prend à la gorge. Tout est rangé, inerte. Une grande baie vitrée permet heureusement aux rayons de soleil d'éclairer le bureau, massif, imposant.

Des dizaines de photos de l'écrivain ornent les murs. Lui, enfant, entouré de sa famille, lui en communiant, lui en tenue militaire, lui enlaçant une jeune femme, lui un bébé dans les bras, lui devant son bureau où s'entassent une pile de feuilles. Lui devant un homme drôlement habillé qui lui épingle une médaille sur le veston... Lui, lui, lui, partout !

Maurice se marre. Chez lui, il y a juste la photo de son chat !

Il s'enhardit et s'approche du bureau. Il ne résiste pas à l'envie de s'asseoir à la place de l'écrivain. Il était bien question d'intimité dans l'écríteau. Pourquoi se gêner ? Mettre ses fesses là où celles d'un homme célèbre y ont passé des années lui procure un plaisir étonnant. Il se glisse dans le fond du fauteuil, se redresse. Il ressent comme une légère fierté, ose à peine bouger de peur de déranger les reliques savamment posées tout autour du buvard. Il se retient de prendre la jolie pipe en main, la caresse seulement. Il s'en détache à regret et se penche sur une feuille insérée dans une double paroi de verre. Des mots y sont griffonnés, d'une écriture serrée. Quelques ratures détonnent dans le bel alignement.

Ces mots étaient donc tellement sacrés qu'il faille les préserver dans un écrin de verre ?

Une petite notice, posée à côté, le renseigne.

Voici les dernières phrases écrites par Patrick Le Boay. Terrassé par une crise

cardiaque, il n'a pas achevé la nouvelle qui se serait appelée « L'arrêt 38 ». C'était à l'aube du 7 juin 1972.

Maurice lit la phrase inachevée, portant en elle des promesses à jamais fauchées.

« Le véhicule qui s'ébranle, le ralenti du corps qui s'affaisse, l'impuissance de Muriel à démarrer et à fuir ce passé qui, tout d'un coup, surg... »

Il n'en revient pas. Les dernières secondes de la vie de Patrick Le Boay sont enfouies dans un morceau de mot ! Qui plus est un mot de mouvement intense, qui évoque le sursaut. Quelle ironie du sort ! Maurice l'imagine, la tête écroulée sur la feuille, les doigts crispés sur son stylo, les yeux à jamais fixés sur un « g » figé dans l'incompréhension. A-t-il réalisé qu'il gisait sur un « g » qui serait sa dernière lettre ? Que voulait-il raconter, ce pauvre homme ?

Les yeux de Maurice remontent vers le haut de la feuille et s'attardent aux premiers mots.

Parfois, Muriel voudrait s'arrêter, s'en aller dans la campagne profonde.

Il relit la phrase et sourit au bon sens de la jeune femme. Qui déjà lui devient sympathique. Quelques lignes encore avant la porte-fenêtre qui grince, surtout ne pas l'oublier, il faut que la maison d'écrivain soit sans reproche !

À l'abri des autres, loin des nouvelles et des drames. Ces jours-là, elle se bat avec elle-même, interpelle la rebelle de ses quinze ans. « Tu te souviens, petite, le temps où nous nous moquions féroce­ment des gens engoncés dans leurs habitudes ? Pauvres de nous ! »

Elle se redresse, tapote le tableau de bord pour rompre le silence, chasser l'angoisse du soir. Arrivera-t-elle à l'heure à l'hôpital ? Les gardes commencent à peser lourd sur ces épaules de ~~jeune~~ femme seule.

Maurice la trouve de plus en plus attachante. Encore quelques lignes!

Au loin le feu lumineux devient rouge. Muriel ralentit, promène un regard hostile sur le quartier, chanc­re que seules grues et palissades habitent encore. Plus aucune âme, ou peut-être celles des fantômes hantant les pans des maisons délabrées. Le carrefour est désert. Personne aux alentours... Si, là, à l'arrêt de bus, un

JACQUELINE CALEMBERT : LE MOT INACHEVÉ

mouvement étrange. Muriel frissonne et, d'un geste vif, pousse sur le bouton qui bloque l'ouverture des portes.

Un homme tangué, trébuché, s'accroche au poteau à la rambarde.

« L'ombre d'un homme », se dit-elle. Il oscille vers l'embarquement. Quelle force le pousse encore à s'approcher de l'autobus ? La porte coulissante reste fermée. Il s'énerve, ses poings tambourinent sur l'obstacle. Rien ne bouge. Il invective le chauffeur, tente une autre ~~issue~~ porte. Le ventre de Muriel se noue.

Celui de Maurice aussi. Il respire plus fort, veut savoir si le chauffeur s'arrêtera enfin, le connard !

« Il va tomber ou rester accroché, non, ce n'est pas possible, ouvrez la porte ! »

Tout s'enchaîne. Le véhicule qui s'ébranle, le ralenti du corps qui s'affaisse, l'impuissance de Muriel à démarrer et à fuir ce passé qui, tout d'un coup, surg...

Maurice fixe le mot, pétrifié, frustré. Il voudrait le secouer, lui tirer les vers du nez quand tout à coup, le mot bouge. Il n'a pas la berlue, il le voit bouger, comme s'il frappait à la vitre, se tortillant comme s'il vivait et lui demandait d'ouvrir sa prison, le narguant même, lui criant sa révolte : « C'est un comble qu'ici même, dans une maison d'écrivain, moi, un mot, je ne puisse m'accomplir ! »

Maurice n'hésite pas. Il prend le coupe-papier de l'écrivain, le glisse délicatement entre le verre et la feuille, suspend sa respiration car, en une fraction de seconde, le mot se faufile, le défie un instant avant de s'évader dans la pièce. Maurice bondit du fauteuil, frappe dans les mains, le rate, jure, trébuché sur une espèce de lutrin comme il en voit dans les églises.

Le livre qui y était ouvert tombe sur le tapis. Il le ramasse et le replace maladroitement tout en cherchant le mot fugueur. Où est-il passé ? Il lève les yeux vers le plafond et l'aperçoit, dans le coin, entouré d'autres mots. Des centaines ! Qui n'attendent que son regard pour foncer sur lui. Il a l'impression qu'un essaim d'abeilles l'attaque. Il court vers le rocking-chair de l'écrivain, s'y blottit en se plaquant les mains sur les oreilles mais les mots, excités, continuent à lui susurrer l'histoire.

... Surgit dans la grisaille.

JACQUELINE CALEMBERT : LE MOT INACHEVÉ

L'épave humaine, si proche, c'est la silhouette de Jean. Le Jean des courses en patins à roulettes, des pièges dans le jardin, des premières cigarettes roulées dans les feuilles mortes. Le Jean détesté des parents, qui n'avait pas d'éducation, enfin pas la bonne... Elle l'adorait. Ils s'entendaient comme deux larrons en foire. Jean, le sauvage, le caïd, le piment dans sa vie de petite fille rangée.

L'homme se relève, contourne péniblement l'abri, crache sa colère avant de jeter un regard brumeux sur ce qui l'entoure. Il est tout proche. C'est lui. Muriel reconnaît la fossette au creux du menton, les cheveux bouclés. Il est plus grand, plus mince. Ses joues, creusées, portent une barbe de plusieurs jours. Une vieille écharpe s'échappe de son blouson, emportée par le vent. « Un raté », disaient les parents. Muriel n'est plus dans la rue. Elle se promène au bord de l'étang, vingt ans plus tôt, sa main de rebelle dans celle de Jean. Ils ont quinze ans, la vie leur appartient, le monde les attend.

Muriel se fige, incapable de regarder autre chose que ce fantoche fragile, proie de tous les dangers.

Derrière, un conducteur s'impatiente, la dépasse en klaxonnant sa mauvaise humeur. L'ivrogne titube. Ses bras s'agitent dans tous les sens, comme s'il voulait cogner. Il s'approche de la voiture. Le cœur de Muriel cogne, elle n'est plus que tension arc-boutée à son volant.

Jean frappe à la fenêtre, la regarde de ses yeux voilés. Ouvrir la porte, le prendre à ses côtés, l'emmener loin de sa détresse. Mais la rebelle en elle se cache, refuse de voir les dégâts de la vie. Son Jean était beau. Sa peau bronzée était lisse, il respirait la santé, il sentait bon le bois et la terre, l'inconnu et le risque. Il n'y a plus aucune prestance dans la masse flasque qui se penche vers elle, plus aucune arrogance.

De la gorge de Muriel s'échappe un « non » strident, tellement aigu que le soûlard recule.

D'où vient ce cri ? Qu'est-ce que je fabrique ici ? Il soulève un pied tremblant pour remonter sur le trottoir, hésite, se retourne à moitié. Du fond de sa dérive jaillit un éclair de lucidité.

Il fouille dans sa mémoire. Un jardin, des fleurs, une jolie petite frimousse... C'était quand ? Un haut-le-cœur remonte dans sa gorge, le plie en deux. Il vide ses entrailles, se vomit lui-même. « Un raté », disaient les parents. Muriel ferme les yeux, dégoûtée. De ces mots qui prennent sens ou de la débécance rencontrée au hasard d'un feu chignotant ?

JACQUELINE CALEMBERT : LE MOT INACHEVÉ

D'elle ou de lui ? Elle ne sait.

– Maurice ?

Aucune réponse.

Madame s'étonne, parcourt le hall, remarque la porte du bureau entrouverte. Sacrilège !

Le sanctuaire profané avant l'inauguration ! Elle hurle.

– Maurice !

Maurice n'entend rien. Il n'est plus là. L'imaginaire l'enserme dans ses tentacules. Il est Muriel, il est Jean, il court à leur secours.

Le plancher de la maison d'écrivain en craque de plaisir. L'auteur lui-même, du haut de son portrait, tressaille de joie.

Madame s'arrête, il lui semble entendre un bruit d'ailes. Non, pas dans le bureau ! Elle pense aux pigeons, à la baie vitrée ouverte, se précipite dans la pièce.

Elle ne voit que Maurice, écroulé dans le rocking-chair, un sourire béat aux lèvres.

Les mots se sont envolés. Ils sont déjà très haut dans le ciel, ivres de joie, racontant leur dernière conquête aux nuages.

Demain, dans un couloir de la maison d'écrivain, dans le patio ou le bureau, un visiteur se saisira d'eux, les découvrira autrement, plongera dans une histoire d'amour ou de haine, de guerre ou de paix.

Demain, dans la maison d'écrivain, les mots seront rois, mendiants ou complices, truands ou jouvencelles...

– Maurice, réveillez-vous !

Demeure

par **Maxime Coton**



Illustration : Maxime Coton.

Entourée de bosquets où les musaraignes, les digitales veilleraient aux pourtours magiques de la création, elle serait vaste et bleue. Un peu en retrait, parée de pierres, de fer forgé, elle nous attendrait de ses lumières, comme on accueille un hôte venu de loin, arrivé dans la nuit.

Habitée de silences, vaste et bleue, nous y entrerions avec pour bagage le babil de nos rêves et quatre mains gauches.

Dans les pièces vides, nous déposerions les parois fissurées de nos âmes, nos anciens amants, puis dessinant des paysages futurs, peuplerions de meubles cuisine, chambre et salon, chargés de secrets à venir.

On rirait. On danserait dans les couloirs baignés d'humeurs saisonnières, de parfaits désirs.

Habillée de poussière, d'un bleu toujours plus dense, elle se gorgerait de tendresse et d'orages. Un matin d'hiver, nous lui offririons le craquement de nos caresses desquels naîtraient des visages, puis des pas d'enfants.

L'odeur des gâteaux, des anniversaires ponctuait alors de joie le poids des habitudes, les difficiles marches du quotidien. Certains soirs, quittant tour à tour le foyer, nous douterions des murs, de leur ombre portée sur l'idéal. De loin, nous verrions les vitres pleurer.

Mais la croissance des enfants et les ridicules aux coins de nos paupières nous offriraient matière à s'émouvoir, encore, des occasions d'emménager autrement l'atelier dans le jardin, de repeindre la chambre de fantômes bleus et vastes.

MAXIME COTON : DEMEURE

Résonneraient ensuite les battements des saisons, la roue dentée de l'adolescence. De notre côté, pieds nus, dans la salle de jeux délaissée, nous conquerrions à nouveau notre indépendance, alimentant le jardin des délices. Auberge, confiante en son histoire, elle s'ouvrirait à l'extérieur, aux amis, aux grands crus.

Enfin grisée par le temps qui ne l'aurait atteinte qu'à peine et nous les peaux brunes, les cheveux poivre et sel, regarderions presque immobiles la douceur de son feu dans l'antre. Plus un mot, mais le langage des signes entre elle et nous, notre demeure. Entre toi et moi, les yeux vastes et bleus.

La maison sans frontières

par **Michel Ducobu**

Je suis dans la maison
Avec le monde entier
Je suis dans la maison
De toute éternité

Maison partout (Jean Mogin)

J'habite une maison mitoyenne

De chaque côté du monde vivant
Et j'écoute contre les murs la voix
Des visages que je ne connais pas

Je ne sais rien de leurs traversées
De leur brûlure aux braises du désir
Et du courant obscur de leur souffle
Quand ils ont peur de périr un jour

Mes fenêtres leur sont familières
Ils peuvent me voir sous la lumière
D'un petit astre de verre tranquille
Lorsque j'écris leurs rêves de papier

Je n'ai pas bougé depuis une éternité
Le lierre a grandi au milieu des livres
Et mes pieds ont pris la forme verte
De la mousse qui a veillé silencieuse

MICHEL DUCOBU : LA MAISON SANS FRONTIÈRES



Illustration : Michel Ducobu.

MICHEL DUCOBU : LA MAISON SANS FRONTIÈRES

C'est mon lieu de solitaire compagnie
Avec l'univers des jours et des secrets
Que chaque cœur inconnu conserve
Sous l'écorce mystérieuse des pierres

C'est une demeure sans autre attrait
Que celui qui garde l'oiseau sur le nid
Comme une vigie de vie qui se nourrit
Du vent qui passe et raconte le temps

N'y cherchez point de muse laborieuse
Ni de lourde bibliothèque orgueilleuse
Poussez la porte sans l'ouvrir de phrases
L'hôte est là à sa table de tilleul ancien

Il vous accueille courbé sur son labour
De lettres fraîches et d'accords graves
Ou allègres selon l'air que siffle la grive
Sur la branche qui penche auprès de lui

Un banc de repos contre la haie humide
Attend le passant à l'orée de la chambre
Ici est libre de lire ou de fermer les yeux
Celui qui voyage la tête dans les nuages

J'habite une maison mitoyenne
Entre les voisins et les invisibles
Et j'écris pour vivre et me réjouir
Entre l'aurore et l'étoile ultime.

Lundi du Patrimoine du 26 septembre 2022

par **Michel Joiret**

Mots de vie écrite, contredite, explorée et rêvée...

Yves Namur revisite l'œuvre de Maeterlinck.

Le lundi 26 septembre, Yves Namur a honoré les « Soirées patrimoniales » qui ont pour objet de rappeler les mouvements, événements et œuvres maîtresses de notre littérature.

L'orateur a choisi d'y évoquer Maurice Maeterlinck avec une élégance et une humilité qui n'oblitérent pas pour autant les heures de lecture passionnée et le recours aux études pertinentes qui concernent l'auteur de *Pelléas et Mélisande*.

Une approche attentive de l'œuvre, associée à la « lecture plaisir », préalable à la démarche, étoffe le propos liminaire (pertinent et documenté) et les extraits repris dans l'impressionnant corpus.

Les *Dits et maximes de vie choisis et présentés par Yves Namur*¹ reflètent l'investissement personnel d'une telle aventure... Le timbre et le ton seront donc accordés aux intentions premières. Ainsi, le nom de Paul Gorceix, auteur de *Maeterlinck : l'arpenteur de l'invisible*², est avancé à plusieurs reprises.

1. Maeterlinck, *Dits et maximes de vie choisis et présentés par Yves Namur*, éd. Arfuyen, Paris-Orbey, 2021.

2. Paul Gorceix, *Maurice Maeterlinck : l'arpenteur de l'invisible*, éd. Le Cri, 2005.

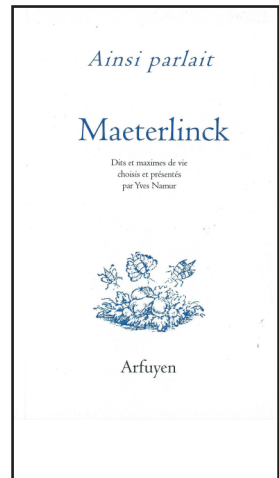
Fidèle à sa posture de lecteur, Yves Namur explore méthodiquement un édifice littéraire et philosophique nourri de surprises et de contradictions : *la vérité s'avérant toujours le contraire des apparences* (p.8)... Maeterlinck ? un *dormeur debout* (ibid.) précisait Jean Cocteau ; un homme qui... *n'établit aucune distinction entre le possible et l'impossible* (p.9), renchérisait Marie-Thérèse Bodart.³ Et par ailleurs, le seul écrivain belge à avoir reçu le prix Nobel de littérature.

Moderne, créative et en même temps, chevillée au secret et au mystère du monde, l'écriture de *L'oiseau bleu : un conte, une féerie qui, – en douze tableaux et les voyages, en six lieux, de Tytyl et Mytyl*, engage Maeterlinck dans une réflexion sur l'étrangeté de l'existence et le secret du bonheur (p.13).

En ce qui concerne «*L'apprenti entomologiste*», Yves Namur s'interroge comme bien d'autres exégètes : *Peut-on sérieusement passer des tabliers de poète, dramaturge ou essayiste – ce qui est déjà beaucoup – à celui dévolu aux hommes de science et tout particulièrement aux entomologistes ?* (p.23).

Attentif aux comportements sociaux, Maeterlinck se fidélise à l'idée première d'une sorte d'identité commune qui associerait *sciences naturelles, poésie et spiritualité* (p.25).

Ruysbroeck l'Admirable a largement contribué à formaliser



3. Marie-Thérèse Bodart, *Aspects de la pensée de Maeterlinck*, dans Synthèse, Bruxelles 1962, p. 94.

la pensée de Maeterlinck branchée dès lors sur la puissance de l'imaginaire et de ses accointances avec l'Inconnaissable (*Le sablier, Le Temple enseveli*).

Requis par la mouvance d'une réflexion protéiforme, illustrée notamment par une minutieuse et *cellulaire* observation de la vie des hommes et de celle des abeilles, Yves Namur désigne opportunément le prix des multiples sagesses dont nous gratifie l'auteur du *Trésor des humbles* (p.28) : *Le silence est l'élément dans lequel se forment les grandes choses.* (ibid.)

En partenariat avec Christopher Gérard, sous une forme dialogale ou individuelle, c'est selon, et à la lumière d'une méditation quelquefois réflexive, l'exposé d'Yves Namur a réjoui l'assemblée. Convenons dès lors que le merveilleux ouvrage : *Ainsi parlait Maeterlinck – Dits et maximes de vie et présentés par Yves Namur*, aux éditions Arfuyen, est en soi une pressante invitation à la lecture ! Quant au choix textuel de l'orateur (*Dits et maximes*), il révèle tout à la fois les fascinants contenus poétique et philosophique d'un auteur majeur, mais en même temps, l'approche sensible autant que savante de sa lecture...

119

119

Demande d'Affiliation

Je soussigné, de nationalité belge ou ayant en Belgique mon principal établissement, demande mon affiliation à l'Association des Ecrivains belges en qualité de membre **adhérent stagiaire** (délivré la mention explicite, voir les conditions d'adhésion, Art. 4 des statuts).

J'adhère aux statuts reproduits au verso de la présente.

Je joins à la présente un certificat de bonne vie et mœurs délivré par le commissaire de police de mon domicile.

Je certifie sur l'honneur n'avoir exercé pendant l'occupation allemande aucune activité en faveur de l'ennemi ou de ses aides et n'avoir collaboré à aucun journal ou périodique pro-ennemi.

le _____
Signature :

Nom *Maeterlinck Namur*
Prénoms *Nicolas*
Eventuellement, profession
Eventuellement, profession ou devoir de la carrière
Date de naissance _____
Lieu de naissance _____
Domicile *Nice Boulevard Garibaldi*
Nationalité _____

Liste (ou leur sommaire) des ouvrages publiés, édités et manuscrits d'édition :

Collaborations régulières :
(Indiquer les périodiques et les années)

Pour les affiliés étrangers

Nom de naissance _____
(Si le requérant ou sa veuve fu légitime, elle voudra bien l'indiquer ici)

A remplir par le Secrétariat :

Approuvé par le Secrétariat général en date du _____
Délivré en Conseil d'Administration le _____
Décision : _____

Accusé en Juin 1949

Le Livre en Fête

Organisé par l'ASBL le NON-DIT

Les auteurs : Jean-Michel **Aubevert**, Carino **Bucciarelli**,
Patrick **Devaux**, Michel **Joiret**, Martine **Rouhart**.

Le lecteur : Alain **Miniot**.

Au Repos des Chasseurs, le 9 septembre, s'est tenue une soirée très réussie où poésie et convivialité se sont fait la fête.

Michel Joiret rappelle, en ouverture, les objectifs initiaux du Non-Dit ASBL : assurer une plus grande visibilité aux publications belges de langue française ; établir avec les auteurs de ce pays une relation gratifiante qui leur permette d'asseoir leur activité littéraire ; développer (et quelquefois restaurer) le goût de la lecture ; faciliter et encourager les affinités interpersonnelles entre public, auteurs et artistes engagés dans d'autres projets créatifs...

Auteur des *Petites fables destinées au Néant* (éditions Traverse, 2022), Carino Bucciarelli est le premier invité de la soirée. Son présentateur, Michel Joiret, le désigne comme «agnostique ou immoraliste de l'espèce humaine». Annoncés en couverture comme « cent dix-sept romans-fleuves », ces textes incandescents conçus par l'auteur comme autant de proses poétiques procèdent d'une réflexion première et fondamentale sur la vie, le temps, l'espèce humaine et le sentiment de déréliction qui submerge le vivant... Autant de procédures à charge qui bousculent les idées reçues et découronnent les illusions. Chacune d'elles stigmatise la perte

d'identité et la vacuité d'un monde inversé, privé de sens...

Les questions se poussent à l'envi : De qui parle-t-on ? Qui sont les acteurs ? Quel est – et sera – notre environnement ? Quid des prénoms et noms « je », « nous », « ils », et plus encore : « le père », « la mère », « les enfants »... Et d'autres déjà surgissent : Comment s'identifier dans pareil jeu de rôles



où les emplois sont redistribués ? Qu'advient-il de la mémoire ? Et de sa propre projection dans le futur ? Comment organiser notre vie dans l'univers atomisé ? Que faire ? Que dire ? Qu'écrire ?

Comment recevoir, émonder et calibrer un tel acheminement d'interrogations ?

Bucciarelli répond par « accrocs », « salves » ou plus souvent, par défaut... « Je n'ai pas pu accéder à la véritable corporalité, dépourvu d'une mère et d'un père faits de chair qui se seraient accouplés pour me créer ».

Les postures dissociatives se multiplient au fil du récit : « Je rêve d'un autre dormeur. Dans le songe, mon partenaire occasionnel, au cours de sa phase de sommeil paradoxal, se voit dans le même labyrinthe dont il rêve chaque nuit... » «...Nous ? Il a bien été question d'un nous. Mais de qui parle-t-on ? Puisque nous ne sommes pas là non plus. Qui pense ceci, alors ?»

Les hallucinantes pertes de sens vont contraindre le narrateur à dissocier la déperdition factuelle de l'expressivité. Il parlera du « néant » dans une langue fluide, empreinte de finesse et d'exactitude. Le cauchemar et le rêve marquent le pas et la réalité (ou prétendue telle), s'engage résolument dans des anamorphoses où émergeront des vies atrophiées, oubliées, contraintes et quelquefois monstrueuses...

Carino Bucciarelli recourt volontiers à l'humour – voire à la dérision, pour épicer ses réponses, rejoignant en cela l'inoubliable Jean Muno (« Comment les hommes consentent-

ils à faire ce qu'ils font ? » – notre invité répond volontiers à son « maître en lecture » : « Comment peut-on prendre au sérieux la vie telle qu'elle nous est offerte ? » Sans doute se souvient-il en codicille de l'épigraphe baudelairienne : « Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat, – Hypocrite lecteur, – mon semblable, – mon frère ! »

Si la griffe surréaliste le pique toujours au front, c'est le « réalisme magique » qui l'investit le plus souvent. Moins Scutenaire (encore que...) mais plus souvent Muno, dans le sillage de la mémoire...

Nul n'oubliera une telle exploration de soi et des autres et nul ne cherchera à contourner le champ du viseur. L'enjeu d'être en phase avec son destin, fût-il contrarié, y fait l'objet d'une lecture à la fois commune et essentielle... Sachons gré aux poètes surréalistes d'avoir élargi le cadre des apparences et saluons les quelques rares qui, comme l'auteur des *Petites fables*, ont choisi de pousser les portes secrètes de leur identité.

Jean-Michel Aubevert poursuit naturellement la voie poétique largement ouverte par l'auteur des *Fables*... Mais avant d'évoquer le contenu de *Transparences* (éditions le Coudrier, 2022), son dernier ouvrage publié, le présentateur, Michel Joiret, choisit d'évoquer la rencontre d'un homme partagé, selon lui, entre la colère des Justes et l'éblouissement devant la provende sensible (et volontiers rousseauiste) de la Nature...

Lettre à un jeune paroissien répercute explicitement les phases de construction et de déconstruction qui font de la jeunesse une péripétie irrésolue et redoutable : « ... La jeunesse, non celle, rêvée, qui fut la nostalgie de mon

existence, la bienheureuse qu'ont bercée les marraines, qu'ont bénie les fées, mais la réelle, l'atroce adolescence sous des auspices féroces, me revint à l'esprit. Ce fut comme un tapis de mémoire où je dérapai, à moins qu'il ne fût tapis rouge dérobé sous mes pieds. »

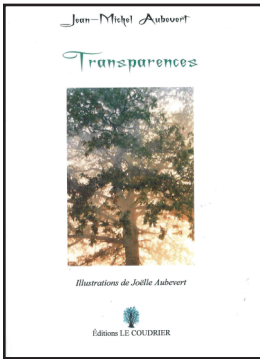
Comment pourrait-on oblitérer un tel parcours sans corrompre du même coup les quêtes sensorielles auxquelles il sera associé : « Avais-je la moindre chance d'entrer dans la danse de l'existence comme au don d'une vie? Pour peu que

j'entre dans l'espérance, on m'en ôterait la présomption, en sorte que je fus précipité dans l'exclusion et la négation... »

Née à la fois du désir d'être autant que de décisives frustrations, la poésie de Jean-Michel Aubevert ouvre en même temps un formidable registre d'éblouissements, d'images sensibles et de représentations naturelles – organiques – de la beauté. Il n'est donc pas étonnant que Jean-Jacques Rousseau s'inscrive dans le cours d'une pareille filiation, littéraire autant que philosophique... Un nouveau «promeneur solitaire» apparaît, dans la modernité de son registre lexical, détachant ce qui génère la détestation de ce que le poème entend honorer.

Le lecteur est surpris d'entrée de jeu par le caractère narratif du propos : « J'allais par les chemins » ; « J'ai vu les lumières ». Il retient ensuite les évocations sensorielles associées instantanément à la béatitude et à la beauté. Émerge alors, et dans les différents états de son approche, le sentiment amoureux, tout à la fois « courtois », « physique » et invariablement arrimé à la beauté. « J'allais par les chemins » ; « J'ai vu les lumières ».

Se succèdent les évocations de l'amour : « Le verbe de tes mains/me fait plier les reins », les allégeances qu'il suggère :



« je livre mon esprit » ; j'entre dans la danse » ; « Tu me dis de vivre/je t'ouvre mon livre » ; « ivre de fragrances »...

La fable s'invite à la noce de la beauté et de la passion : « Jadis lièvre pressé/ Par toi j'ai caressé/le temps qu'à trop s'aimer/on ne voit pas passer ».

Le tour amoureux s'associe volontiers au légendaire, mâtiné d'un goût d'éternité... « Dans la cour du Verbe/pas un cheveu d'herbe/La vraie vie en germe/nous trouvait inermes » ; « Aux fées je reviendrai/dans ma simple livrée/Bleuet au ban d'ivraie/Dans la campagne vraie » ; « dans l'œil des fées/par les brumes bordées/de légendes brodées/repose l'offrande/d'un ciel sur la lande bleue. »

La réalité amoureuse génère force projections lexicales spontanées et inventions verbales significatives : « C'était à l'encre blanche/Que versait la lumière ».

L'écriture se revêt en permanence de l'environnement sentimental et lexical tendant à sublimer la réalité amoureuse, la fidélisant au texte court, direct, à la symbolique suggestive ainsi qu'à la connotation immersive... « Paria au Paradis » « je livre mon esprit » – « j'entre dans la danse » ; « ivre des fragrances ».

Entre trouvailles, ellipses, mémoire sensorielle (voire historique ou mythologique), *Transparences* fermerait-il le triangle isocèle des états d'écriture de son créateur ? Même le bonheur ici conté ne pourrait l'écrire... Soyons toutefois assurés que le chaudron lexical de Jean-Michel Aubevert n'a pas fini de bouillir et l'on sait que c'est à l'aune de ses attentes (et de ses appétits), que se mesure la fidélité de ses lecteurs et commensaux...

Sous l'écho des branches

C'était à l'encre blanche

Que versait la lumière,

Madame, nos dimanches.

Mouvances de plumes de Martine Rouhart et Patrick Devaux (éditions Le Coudrier, 2022).

Un chassé-croisé de poètes. Pour introduire *Mouvances de plumes*, écrit conjointement par Martine Rouhart et Patrick Devaux, et plonger l'auditoire dans la musicalité du recueil, quelques larges extraits sont lus par Alain Miniot.

Retenons par exemple :

confiés

au vent

tous

les papiers

aux regards

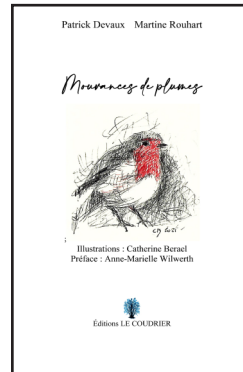
d'encre

ne sont pas

perdus

pour

autant



*On porte en soi
des livres inachevés*

*des mots
à l'état sauvage*

beaucoup de vie profonde

indéchiffrée

à partager

Il est notamment fait allusion (page 38) à une coutume d'Asie du Sud-Est, qui consiste à payer une petite somme pour libérer un oiseau encagé afin qu'il aille exaucer un vœu. Le fait de monnayer la liberté d'un petit être est bien curieux. Patrick Devaux souligne que l'oiseau regagne aussitôt sa cage...

Un mince livre écrit à deux, c'est dire s'il faut être dense et attentif en tant que lecteur et en tant que présentateur, Carino Bucciarelli en l'occurrence. S'agissant d'une édition au «Coudrier», cela veut dire aussi que c'est une plaquette que l'on a plaisir à tenir en main.

La meilleure introduction à ce partage se trouve dans la préface du recueil signée Anne-Marielle Wilwerth. On y lit : «Ces textes sont le fruit poétique d'une correspondance quotidienne, dont les oiseaux seraient les intercesseurs, les messagers. Le livre est d'ailleurs traversé par une multitude d'oiseaux, et par le chant joyeux du partage.»

Carino Bucciarelli : L'attribution des poèmes n'est pas signalée, ils apparaissent comme un flux unique, même si les polices de caractère laissent présumer deux auteurs. En tant que lecteur l'on ressent une unité ; elle est manifestement due à une connivence. Ma première question sera l'évidence même: qui a commencé cette série et comment s'est déroulée l'écriture de ce travail commun ?

Les deux auteurs s'accordent pour ne pas répondre exactement à cette question... Il s'agit d'une correspondance par e-mails, commencée et prolongée durant la période de confinement. L'un des deux « lançait » un poème à l'autre qui répondait et relançait directement « le débat »...

Carino Bucciarelli : Je connaissais le nom de Martine Rouhart comme romancière quand j'ai lu un recueil, *Cueillette*

matinale paru aux éditions Demdel. Je me souviens avoir été frappé par la magnifique simplicité des poèmes où le quotidien était transfiguré. Nous retrouvons la même écriture dans *Mouvances de plumes*, mais il n'y a plus ici de véritable évocation de faits de vie. On a plus l'impression d'une réflexion que d'une contemplation.

Martine Rouhart explique alors en quelques mots son parcours d'écriture et en particulier comment elle est passée du roman à la poésie.

Carino Bucciarelli : Patrick Devaux s'est inséré de son côté dans ce travail commun avec la même attitude de clarté et d'aspect contemplatif. Je connais moins son travail, mais me souviens de la lecture d'un bref récit, *De porcelaine*, toujours au Coudrier, où des faits dramatiques étaient évoqués. Nous sommes ici aux antipodes.

Patrick Devaux commente alors de son côté son travail d'écriture, entamé depuis bien longtemps, ses influences, son parcours et son évolution.

La positivité des poèmes de *Mouvances de plumes* pose évidemment la question du choix des thèmes. S'il est une poésie manifestement tournée vers la clarté, « l'élévation », courant dans lequel s'insère ce recueil, il est une autre branche héritée pour une part des romantiques, tourmentée. Il est vrai que le recueil de Martine et Patrick laisse entrevoir çà et là quelque doute ou fragilité...

C'est Catherine Berael qui a dessiné, en quelques coups crayonnés rapides et maîtrisés, les oiseaux qui illustrent ce recueil.

Michel Joiret et *Le long chagrin de mes jardins de ville*
(éditions Le Coudrier, 2022)

Le beau recueil de Michel Joiret, c'est un peu ses « rêveries d'un promeneur solitaire » dans Bruxelles (solitaire, quoique les amis soient fort présents).

C'est un livre de souvenirs, non, plus que ça, un livre de méditation sur le temps qui passe.

Il nous promène dans les jardins et les parcs de Bruxelles, ceux-là mêmes où il a joué enfant, fait ses premières rencontres.

C'est un livre fait de passé mais aussi, il faut le souligner, d'émerveillement, d'une capacité d'étonnement intacte de l'auteur, ce qui manifestement continue d'illuminer son présent.

Michel Joiret explique en quelques mots sa démarche.

« Je suis né au cœur de Bruxelles et affiche depuis toujours un naturel de citoyen. Les jardins de mon enfance se situent dans l'arrière-maison, généralement au-delà de la cuisine ou de la buanderie... Ils sont généralement pauvres, invariés et gorgés d'eau... Mais témoins toutefois de mon premier contact avec la nature ».

On y lit évidemment (comme toujours quand on évoque des souvenirs) de la nostalgie, quelques regrets murmurés, notamment sur le temps qui s'enfuit et ne revient pas.

L'auteur est réaliste, mais il y a surtout beaucoup de douceur, tant pour les autres que pour lui-même, il n'y a pas de lamentation, on ne le sent pas triste.

(...) Et je me vois filer très

Vite dans

Le wagon déserté par

La caresse des voyages

Perclus de gestes et de

*Paroles où
Je me suis porté
D'une berge à l'autre de
Moi-même*

Concernant le titre, il nous commente le mot « chagrin » ; le chagrin des jardins de Bruxelles où ne poussent que quelques fleurs, et des parcs que les hommes ont défigurés au fil du temps... : « Je me suis insensiblement approprié la nature ingrate de ces cours, courettes, points de terre inféconds, peut-être parce qu'ils rejoignaient ma propre mélancolie... Les lieux disgracieux ont peut-être une âme, un silence complice et une identité insoupçonnée. »

Bien sûr il est question du temps de l'enfance, et de ses parents.

La présentatrice, Martine Rouhart, souligne la belle image de couverture, la Place Royale sous la pluie nocturne, reproduction d'une peinture de Rupert Joiret.

Le recueil est intéressant aussi pour ses références historiques, notamment lorsqu'est évoqué, dans plusieurs poèmes, le comte d'Egmont.

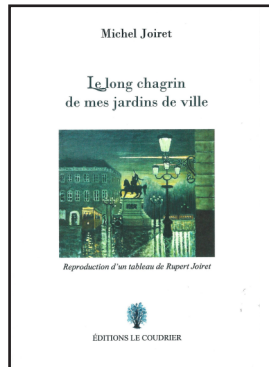
Michel nous explique l'importance pour lui de connaître et comprendre l'histoire des lieux :

« Comment peut-on fouler les pierres glacées de la Grand-Place sans percevoir le grondement des événements passés ? Le 5 juin 1568 et, dans quelques instants, les comtes d'Egmont et Hornes vont être exécutés... Les instants n'existent que pour nourrir un présent qui s'étire... Je cultive le besoin absolu d'histoire (et d'histoires) pour exister. »

Le style du recueil est remarquable ; travaillé, avec quelques mots rares sans être savants, de belles métaphores, des retours à la ligne qui donnent aux textes leur musique et leur rythme, des images et sentiments juste évoqués, des

silences et des non-dits...

*Mon jardin était celui des
Arboristes
Consigne d'y jouer
Sans jeu de courir
Sans raison de
Se soustraire aux mots
Adultes
Aussi souvent qu'on peut
Comme une
Invite à la réjouissance des
Autres
Avant d'entrer dans le
Noir d'une chambre sans
Jardin*



Lectures

Éric ALLARD, *La blessure du blé*. Préface de Philippe Leuckx. Poésies. Paris : éd. du Cygne, 2022.

Le beau titre allitérant renvoie à la blessure des enfances perdues. Le poète rameute le passé, la mère, le père, "sort / l'enfance du feu".

"Qu'as-tu fait du blé/ qui feulait dans le jaune?"

Il s'agit de dire ce qui se cache "derrière le temps" et qui vous a nourri. "Recueillir la couleur des origines".

Le poème dès lors est une saillie de sensations pures, comme on le dit des couleurs.

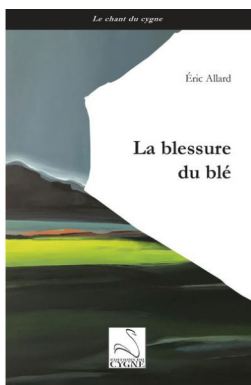
Les images, toujours très belles, sauvent ces paradis perdus du déluge de la déperdition.

"Marcher/ vers le lieu de sa naissance"

Sans cesse, le poète nomme la blessure, la séparation, "la piqûre", le cri.

Bel hommage. Quarante poèmes d'une calligraphie du cœur, ciselés au plus près de l'intime.

Philippe Leuckx



Philippe COLMANT, *Maison mère*. Préface de Philippe Leuckx. Poésies. Yvoir : éd. Bleu d'Encre, 2022.

La poésie sans doute est ce refuge pour l'enfant qui pleure pour sa mère, pour tout lecteur qui croit consentir tant d'efforts pour retrouver ce paradis perdu.

Le livre de Colmant, au-delà de l'allitération aimante (ce m redoublé) rameute « combien de nuits perdues », où l'enfant « regarde le ciel » en quête de « secrets bien scellés ».

L'imparfait, ici, règne en maître pour que tout puisse perdurer dans « un autre temps », de ce « grenier d'enfance » qui recèle tant de trésors : c'est le temps des lectures infinies. L'enfant, matin, regarde partir sa mère, élégante parmi les « ombres cinétiques ».

L'adulte scrute cet enfant disparu, ses habitudes, ses us, ses passe-temps.

« Par l'étroite lucarne
Un oiseau est entré
Et s'est mis à chanter
D'une voix sinueuse »
(p.44)



Tout défile au grain de la mémoire : fêtes, blé coupé, peur de la mort, absence.

Philippe Leuckx

Jean-Marie CORBUSIER, *Comme une lettre d'avril*. Poésies. Bruxelles : éd. La Lettre volée, 2022.

Le poète Corbusier, dans le sillage de Char, Verhesen, entretient avec la poésie dense un accord stylistique qui implique nombre de blancs, d'ellipses et de sens évasifs.

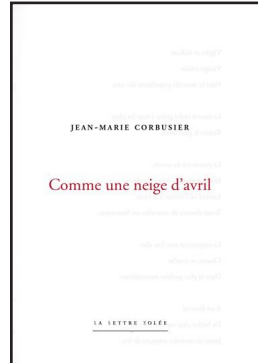
Thématiquement, la neige vient à point pour circonscrire un univers grêlé de mots et d'images :

*La neige
comme ce mot*

*accident
sur le dehors rompu*

accident à nulle attente

(p. 54)



À coups de rétentions et désirs effeuillés, le poème signe une langue d'effacement, de « poussière de neige », apte à éveiller chez le lecteur attentif des réseaux, des « empreintes à vif ».

Poésie âpre, certes, vigilante et creusante, qui, reprenant les mêmes termes, fait ainsi affleurer le dehors des mots, leur intime partage.

Les silences y sont nombreux, comme les riens qui désossent le réel.

Philippe Leuckx

Françoise HOUDART, *Jean-qui-vole*. Récit. Havré : éd. Audace / La roulotte théâtrale, 2022.

**Présentation par Leïla Zerhouni à l'AEB,
le 19 octobre 2022.**

Qu'y a-t-il de commun entre *Oliver Twist*, *Tom Sawyer*, *Rémi*, *Cosette* ou encore *Harry Potter* ? La littérature regorge de figures enfantines privées de leurs parents. *Jean-qui-vole* rejoint cette grande famille de héros écorchés très jeunes par la vie.

À travers une vingtaine de courts chapitres, étalés sur 105 pages, Françoise Houdart nous livre, de sa plume émouvante et poétique, un récit d'une densité extrême. Dès les premières lignes, l'écrivaine bouleverse le lecteur dans sa « lettre à Pauline » :

Chère Pauline, je te parle à rebours du temps. Je te signe une reconnaissance de mémoire et je m'engage à faire mienne la parole que j'y puiserai. Chère Pauline, ni le siècle qui te vit naître, ni le hasard qui te fit femme ne surent justifier le préjudice qui te fut infligé de ne point être mère.

Années cinquante, début des années soixante. Nous voici à *Élouges*, village du Hainaut abritant le *bois de Cocars* et sa fameuse chapelle immortalisée par l'artiste *Regnart*, peintre de la région, attaché au monde ouvrier. Jean vient de perdre sa mère, *Florida*, à peine cinq semaines après sa naissance. *Florida*. Un nom qu'il convient de ne plus évoquer car « il faut laisser dormir les morts tranquilles ». Digne mais noyé dans le chagrin, Adolphe, le père, ajusteur-forgeron, se montre incapable d'élever le petit Jean malgré tout l'amour qu'il éprouve pour son fils. Quant à ses grands-parents paternels, ils déclarent vite forfait en raison de leur âge et de la charge que

représente l'éducation d'un enfant, fût-il leur petit-fils. Adolphe confie donc son fils à l'épouse de son frère aîné, Pauline. Pauline, surnommée *Matante* (en un mot), mère de cœur remplie de tendresse pour celui qu'elle recueille à l'âge de cinquante ans, elle qui aurait tant voulu faire naître un enfant de ses propres entrailles.

Petit Jean, « né avec le chagrin dans le cœur », est donc élevé dans une famille modeste du *Borinage*, *sous un ciel triste et un décor de corons*. Dans une famille pauvre et honteuse de l'être. « Des gens comme nous », dira Pauline, dont le mari travaille au charbonnage.

Jean, cadeau du ciel pour *Matante*, mais aussi petit gars sur qui l'on jette trop souvent un regard apitoyé en le traitant de « *pov' orphelin* ». Jean, *orphelin à moitié* puis Jean, *orphelin à plein temps* après la perte de son père :

C'était donc cela, mourir, pensais-tu peut-être : rien ne change, sinon une assiette de moins sur la table, une chaise vide sur laquelle nul n'ose s'asseoir encore, un prénom chuchoté dans un mouchoir et une photo installée dans un cadre sur la cheminée ?

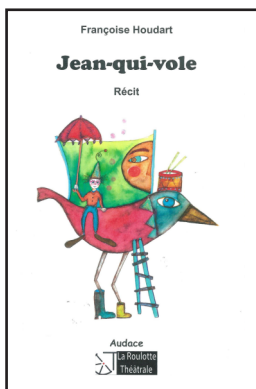
Alors Jean se rebelle contre son destin et opte pour la désobéissance. Jean le turbulent. Jean le facétieux. Jean l'effronté, comme ce jour où il ose faire de l'auto-stop ou encore cette escapade secrète à l'étang où il manque de se noyer.

Elle va manger son pain noir avec un enfant comme ça, la Pauline, dira l'un des personnages.

Malgré l'adversité, *Jean-qui-vole* est un livre qui sent bon le passé, un passé teinté de poêles qui crépitent, de confiture de rhubarbe, de café torréfié, de ratatouille de pommes de terre au lard, de soupe de bettes, de bouquets de violettes à la Luis Mariano... mais aussi de cabinets dans le jardin et de bassines en zinc qui servent à la fois pour la lessive et pour le bain.

Avec *Jean-qui-vole* (car on peut aussi voler, «voler

d'amour», après avoir démarré sa vie sous de mauvais auspices !), Françoise Houdart nous livre, sans jamais tomber dans le pathos, un récit tendre, émouvant et drôle. Elle aborde aussi le thème des secrets de famille et nous rappelle une époque pas si lointaine où donner la vie pouvait aussi signifier perdre la sienne...



Colette NYS-MAZURE, *À main levée*. Poésies. Paris : éd. Ad Solem, 2022.

Second recueil de Colette Nys-Mazure à se voir publié en 2022, *À main levée* est une suite en neuf mouvements d'une observatrice du temps présent. C'est d'ailleurs aux éditions Ad Solem, ouvertes aux dimensions spirituelles de l'écriture poétique, que la poétesse a confié ces notations sous forme tantôt de vers libres, tantôt de courtes proses qu'on peut lire comme de véritables *signes des temps*.

« L'urgence / talonne le troupeau et le précipite / vers un horizon de menaces / et d'espoir ».

L'autrice choisit comme tonalité l'adresse introspective en «tu» où elle se livre pudiquement tout en nous invitant à partager ce qu'il y a d'universel dans ses impressions.

Une première partie, *Qu'elle vive !*, nous immerge d'emblée dans les affres des « sorciers de la poésie » qui se vouent à la « joie prodigieuse » de manifester des paroles empreintes de justesse, de la « langue essentielle », de la « patrie première » qu'est le poème : « ils redoutent l'assèchement autant que l'excès » car ils procèdent à la fois de l'humus et de la « secrète source ». Il y a une hauteur au poème, il faut s'y hisser, par un chemin initiatique d'écrivante, où le tu « pressens », « renonces », « guettes », « vois enfin », « chancelles », « bredouilles », pour que s'affranchisse l'autrice tout à la fois désarmée, ingénue, abasourdie, partagée entre ferveur et peur de l'enjeu. Car, parfois « Les dialogues s'abîment ». Parfois, oui, survient « un besoin irrépressible / de filer au désert / lèvres cousues ».

Hélée par tant d'indignations et de ravissements que nous offre le monde au quotidien, Colette Nys-Mazure s'attable pour écrire, dans une intimité de travail qu'elle nous dépeint, ne se

délestant pourtant jamais de l'ultime doute sur les mots couchés sur le papier : « Vous rejoindront-ils ? »

Plus loin dans le mouvement *À main levée*, le parallèle est clairement établi avec les maçons et charpentiers sur le chantier voisin. « Une vie en poésie », c'est bâtir par les mots, ni plus, ni moins. C'est «un même travail ardu, insistant, risqué» mais dont la plénitude promise rend les « périls consentis ».

Colette Nys-Mazure nous professe avec force ce qu'est pour elle l'enjeu essentiel de la poésie pour le monde. Une forme d'apostolat qui doit témoigner de ce qui l'entoure, cette impalpable humanité dont l'amour l'occupe toute. D'une lumière sur un arbre, elle constatera dans le magnifique texte *Fenêtre sur ciel* : « Ainsi les êtres ternes qu'un regard d'amour transfigure ».

Ses proses croquent de courtes scènes où racisme, humiliations infimes, pauvreté, abattage d'arbres, mari émerveillé par la glycine en pleine floraison, passants et impatients font vibrer sa tête « d'autres vies que la » sienne. Ainsi en est-il aussi de ce mouvement *Transport en commun* où se succèdent les portraits de compagnes et compagnons d'infortunes, qui quittent les rails du quotidien dans un « univers clos lancé à toute allure. ».

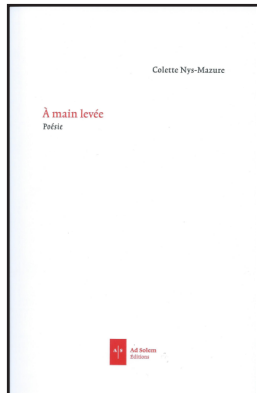
Collectionneuse de beautés, elle se charge de la mission invisible de transposer celles-ci dans les mots, et de confier ces mots au papier, taradée par l'idée de « ne rien perdre des menus émerveillements / bagage / tantôt pesant souvent allègre ». La rédemption de la poète est-elle justement dans ces faix ? Là où « L'errance prendrait fin / le malheur s'esquiverait par une porte dérobée ».

Car si la roue des mots et des jours est multiple, si les mouvements sont à des rythmes propres qui chacun nous renvoient du dehors au dedans, par sa poésie centrifuge, il n'en

LECTURES

reste pas moins que Colette Nys-Mazure nous invite à la rejoindre, à regarder à ses côtés, à aimer de sa menue manière, à contempler pour témoigner. Alors, se convainc-t-elle (et nous à sa suite ?) « Alors, tu peux survivre, exister même. Tu es une personne ».

Florence Noël



Colette NYS-MAZURE, *Jardins empans du rêve*. Poésies. Illustrations de Colette Ottmann. Perrigny-Lès-Dijon : éd. L'Atelier des Noyers, 2022.

Les très jolies éditions de l'Atelier des Noyers, maison sise dans la région dijonnaise, allient soin de l'humain et soin de la Nature. Leur collection *Écrin de la nature* est dédiée à célébrer le rapport de l'Homme à la Terre et à ancrer le contrat intime de celui-ci avec l'environnement éprouvé par lui : vision responsable, fables de sagesse, simplicité de forme, « culture de la poésie du réel à notre porte », ils invitent Colette Nys-Mazure à s'associer à leur engagement à la racine de l'émerveillement.

Parce que « L'amour des jardins / s'enracine haut / dans l'enfance », Colette Nys-Mazure nous offre une promenade dans un jardin foisonnant, dont elle égrène les noms de fleurs, faisant surgir dans ces courtes strophes couleurs, senteurs et valeurs affectives. Si le perce-neige est « intrépide », le bourgeon « indécis », la digitale « sulfureuse », c'est qu'ils ont une personnalité que la poète imagine réveiller « faisant fi des saisons / des terreaux », sa « baguette magique » les créant selon son « gré ».

Jardin de paradis, de délices donc, où nommer les végétaux devient le geste oublié des origines mythiques de l'humanité. Certes, dans le Jardin d'Eden, le premier couple fut invité à nommer les animaux, dans un geste de co-naissance et de reconnaissance. Ainsi Colette Nys-Mazure brise le silence biblique qui pesait sur l'appellation des végétaux dont l'humanité s'est pourtant vue confier la garde et dont elle se nourrit. Colette Nys-Mazure se projette dans ce lieu « empans du rêve », enchanteresse plus que poétesse, elle y « exerce tout pouvoir », « suscite » les floraisons, « trace », sème, « élargit les trouées », « encourage à mi-voix / les réticents » et

LECTURES

joue de la lumière, agrémente les lieux de sculptures et de pièces d'eau.

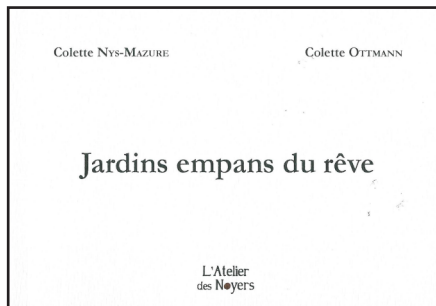
Le verbe est maître de l'espoir et de la renaissance d'un paradis non saccagé « impunément », sa « litanie amoureuse » des noms de plantes, donne à vivre un « poème sonore / qui ravit les sens », qui imprègne son corps quand elle va jusqu'à « écrire dans la paume » de ses mains « les vocables rétifs ».

Les œuvres en illustrations de Colette Ottmann, faites d'impressions de feuilles et feuillages, de froissés aux couleurs naturelles peuplent le petit recueil d'un art subtil et tendre.

Leur collaboration est comme un jardin de poche, une respiration de l'âme, à emporter en voyage, sur un lieu de travail, dans tout lieu chaud, stérile, sec ou stressant... en sortiront tous les germes d'une espérance surabondante et une enfance réconciliée maintenant et à l'heure de notre dernier voyage.

« Quel jardin / emporterons-nous / derrière les paupières / qu'une main amie fermera ? »

Florence Noël



Philippe REMY-WILKIN, *Les Sœurs noires*. Roman. Bruxelles : éd. Weyrich, coll. Plumes du coq, 2022.

Le nouveau roman de Philippe Remy-Wilkin est construit comme un jeu de piste. L'auteur nous conduit à travers un labyrinthe, essayant page après page les éléments qui permettent d'assembler les pièces d'un grand puzzle, jusqu'à la dernière...

À l'instar de certaines de ses précédentes publications, tout commence par une vision, une silhouette (de femme), juste entrevue, un effluve de mystère qui happe le narrateur, l'entraîne dans une quête presque obsédante, ici une véritable enquête.

Le roman plonge le lecteur dans le Tournai connu et moins connu et l'on suivra l'intrigue, passant d'image en image, foulant moult lieux précis de la ville.

C'est l'énigme d'une disparition. De qui ? Une élève de dix-sept ans (une... ou bien... ?). Siham ? Magrêbine. Raphaël tentera, au fil de découvertes parfois surprenantes, de rassembler les fragments de la personnalité complexe de cette jeune personne qui, en décrochage familial, victime ou rebelle..., semble écartelée entre ses origines et son pays d'adoption. L'occasion pour Philippe Remy-Wilkin d'évoquer des sujets bien de notre époque qui lui tiennent à cœur, ici essentiellement féministes (la liberté/le voile/les violences faites aux femmes...)

L'atmosphère balance entre imaginaire et réalité, sachant, comme il le dit, que « la réalité dépasse souvent la fiction. Et les affaires criminelles baignent dans l'irrationnel ».

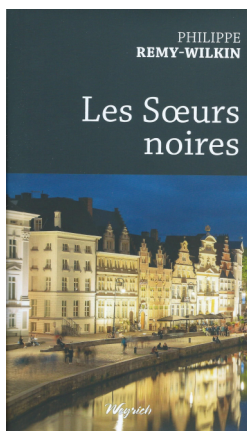
Le rythme est soutenu, saccadé même, avec des chapitres courts, des dialogues et des mots qui claquent et beaucoup de phrases nominales. L'on y retrouvera à nouveau de nombreuses références littéraires, musicales ou

LECTURES

cinématographiques. Quelques clins d'œil aussi à des écrivains contemporains très proches de nous...

Nul doute que l'auteur a pris du plaisir à écrire ce livre, alternant sans cesse des temporalités différentes, entremêlant des personnages réels (qu'il nomme et connaît personnellement) et fictifs. Sans doute aussi a-t-il lui-même arpenté la ville de Tournai pour tisser son intrigue pas à pas...

Martine Rouhart



Martine ROUHART, *Il faut peu de mots*. Poésies. Paris : éd. du Cygne, coll. Chant du cygne, 2022.

Ne fais pas d'ombre avec les mots / ils en contiennent assez nous prévenait la regrettée Mimy Kinet, dans son recueil *Le discours du muet* paru aux éditions l'Arbre à Paroles en 1994. Cette injonction propre à nous faire saisir la mystérieuse alliance entre silence et langage qui s'opère dans le discours poétique, Martine Rouhart semble l'avoir faite sienne.

Le dernier opus de cette prolifique poétesse et romancière s'inscrit certes dans la continuité de sa posture de contemplation, lors de ses haltes matutinales, déjà initiée dans ses recueils précédents (*Cueillette matinale* ; *Saisir l'Instant* ; *Dans le refuge de la lumière...*). Mais il constitue aussi une étape essentielle dans la cohérence épurée qu'il élabore par le choix du « peu dire ». Résistance que cette « petite voie » de la poétesse dans la grande inflation des discours de tous types dont notre époque est boursoufflée et où s'étouffe notre pensée. Une résistance où elle *s'évanouit / à l'intérieur de soi*, plongeant / priant selon la parole du prophète, sur le *chemin de solitude heureuse*, dans la *chambre secrète* et *loin de la surface / des choses*. Poésie d'introspection, d'exploration de l'âme, bruissante, foisonnante, croustillante, à laquelle les mots, tentatives de plus en plus écourtées, mais de plus en plus éclaircies, rendent si peu justice.

*Les mots
font peu de bruit
tout le tumulte
se fait à l'intérieur
comme forêt
et feuilles
sous le vent*

LECTURES

Faudrait-il pour autant renoncer ? Non, bien sûr, car le «peu dire» arraché au silence – entaché même de silence – est un chant, un chemin et un éveil. Trois mots-noyaux qu'elle roule sous sa langue et qui curieusement projettent sa poésie de l'intime vers l'extérieur *pour ouvrir un passage / entre l'infime / et l'infini.*

Un chant simple, et qu'on devine à l'imitation des oiseaux, dans la légèreté et la justesse, dans cet alliage d'élévation et de constance où scintille l'espoir de revenir chaque matin, de poème en poème, jusqu'à trouver en son *point de chute / l'éclaircie d'un chant.*

Un chemin qu'on quête, qu'on trouve, qu'on trace et qui nous emmène au-delà des mots rejoindre la densité des présences intemporelles : la mer, l'infini, la joie. Le chemin d'une stoïcienne qui trie sans cesse l'essentiel du superflu, ce qui dépend d'elle – les fragments de soi, les rêves – de ce qui est donné, fragilement mais gracieusement, pourvu qu'on accepte de prendre la clé et du champ pour contempler.

Un éveil enfin, pour faire surgir les *mondes endormis* au fond de nous mais aussi habiter entièrement la densité merveilleuse de ce que l'impermanence balayerait hors du temps, si on n'en posait par écrit une trace.

*Il faut peu de mots
pour rentrer
toute entière
dans un rayon de lumière*

Cette voie triple expose le mouvement de dire, même peu. Mais par son titre, ce recueil affirme aussi sa nécessité : « Il faut », dit-elle, peu de mots. Ce n'est pas une injonction, mais un témoignage d'un chemin de résilience, presque une

LECTURES

confiance dont les derniers vers attestent :

*Avant d'écrire
je vivais
à côté de moi
presque une étrangère*

Florence Noël



Michel STAVAUX, *12 Best Of (1969-2022)*. Poésies. Veyrac : Les amis de Thalie, 2022.

Dans une production qui court depuis le tout début des années soixante, le poète, discret et rare a puisé les textes qu'il considère les plus beaux de sa production.

Huit recueils ont vu le jour de 1964 à 2021.

Le style se reconnaît à une diction impeccable :

« Tu marches sur la terre buveuse d'étoiles

...

Laisse les bœufs marins mugir contre les portes »

« C'est pour elle que je crie dans le masque,

Lame habillée de mon nom. »

Le poète aime les rythmes et les allitérations : « Nous ferons fortunes du feu ».

Un poète à redécouvrir grâce à ce florilège personnel.

Philippe Leuckx



Jérémie THOLOMÉ, *Le Grand Nord*. Poésies. Bruxelles : éd. Maelström, coll. Rootleg #10, 2022.

Le texte lauréat du prix Hubert Krains 2021, décerné par l'AEB aux auteurs de moins de quarante ans, est ce genre d'ovni littéraire qui surprend, éblouit, inquiète.

Le *Grand Nord* du titre est cet occident déshumanisé où la technologie, l'argent, la corruption, les dégâts écologiques ont empiété sur la raison, le bon sens.

Les poèmes, chaque fois de cinq ou six lignes, enregistrent les pulsations d'un monde désarticulé, qui se délite et manque cruellement de direction et d'éthique.

Tholomé multiplie les attaques à l'endroit des puissants, et sa langue baroque fait le tour des problèmes, à force d'images coups de poing et d'inventive écriture :

*La mie de pain rassis est un mets de luxe pour
les corbeaux électroniques/ On lâche parfois
quelques pièces en échange d'une conscience de
soi rafistolée...* (p.32)

*Le harfang des neiges se déplume sous l'effet
des ondes courtes/ On règle nos émotions au
souvenir de la grandeur des gestes d'autrefois...*
(p.60)

Le poète voit le futur comme une vraie catastrophe et ses vers sont les porte-drapeaux d'une lucidité aiguisée.

Un auteur à suivre.

Philippe Leuckx

Jérémie Tholomé
Le Grand Nord
POÉSIE



Le salon du livre Tournai la Page vous accueille les 11 et 12 février 2023 !

Après avoir fêté ses 25 ans en avril dernier, *Tournai la Page* ouvrira à nouveau ses portes les 11 et 12 février prochains dans la très belle salle de théâtre de l'Institut Saint-Luc de Ramegnies-Chin.

Créé en 1995 sous l'impulsion des *Amis de Tournai*, ce salon est depuis lors le rendez-vous des écrivains, éditeurs, libraires, bouquinistes, bibliothécaires et associations culturelles qui peuvent ainsi se rencontrer et dialoguer avec le public.

En 2000, la première marraine de Tournai la Page, *Colette Nys-Mazure*, donne un nouveau souffle à l'évènement, épaulée par le parrain, *Philippe Rémy*, qui crée alors le concours de la Nouvelle historique. L'année suivante, ce sont *Françoise Lison-Leroy* et *Michel Voiturier* qui dynamisent le salon.

Grâce à leur parrainage, beaucoup d'auteurs et auteures ont contribué à faire de ce salon un lieu de rencontres incontournable ; citons entre autres : Régine Vandamme (2002), Marie-Clotilde Roose (2005), Jacky Legge (2004) ou Daniel Charneux (2023 !)

En 2011, le thème du salon *Le livre au féminin* a permis de se pencher sur l'œuvre de Marguerite Yourcenar et d'Andrée Chédid, grâce aux contributions de Marianne Kirsch, Françoise

Houdart, Evelyne Wilwerth, Isabelle Bielecki et Michèle Vilet.

En 2019, une nouvelle équipe, composée surtout de femmes, s'attache à mettre l'accent sur des thématiques d'aujourd'hui, comme les nouvelles technologies (2019), ou la nature (2022). Elle souhaite aussi accorder une plus grande place aux jeunes, en associant les écoles au salon par le biais de concours, d'ateliers d'écriture et de spectacles.

Les 11 et 12 février 2023, le thème de Tournai la Page sera *Sport à la Une* : des conférences animées par des journalistes sportifs, des expositions et spectacles seront au programme de ces deux jours ponctués par diverses manifestations sportives.

Et il y aura bien sûr, lors des cafés littéraires, des écrivains qui s'interrogeront sur les rapports du sport et de la littérature : l'écriture n'est-elle pas aussi une discipline exigeant énergie, rythme et souffle ?

Carole ANDRÉ

Coordinatrice de *Tournai la Page*

Salon organisé par *Les Amis de Tournai*

www.lesamisdetournai.be



Activités de nos membres

Le 24 septembre 2022, au Carpe Diem (Bruxelles), **Dominique Aguessy** a participé à une rencontre littéraire autour de son œuvre, animée par **Marguerite-Marie James** et Boris Faure.

Du 6 au 8 septembre 2022, **Lionel Baland** a participé au Forum économique de Karpacz (Pologne), réunissant des hommes politiques, des hommes d'affaires, des chercheurs, des représentants des médias et des organisations non-gouvernementales.

Carino Bucciarelli a présenté son dernier recueil de textes courts, *Petites fables destinées au néant* (éd. Traverse) au cours d'une soirée au Mundaneum (Mons) le samedi 29 octobre 2022. Il y était accompagné par **Alexandre Millon**, qui y présentait ses *Heures claires* (éd. Murmures des Soirs). Des textes des deux auteurs ont été lus par Albine Hanneton et **Jérémie Tholomé**, tandis qu'un accompagnement musical était proposé par le guitariste Quentin Dujardin.

Dans le cadre Salon du Livre de Wallonie à Mons, **Daniel Charneux** a animé le samedi 8 octobre une rencontre avec Geneviève Damas, Thomas Gunzig et Emmanuelle Pirotte. Après la rencontre, il a dédicacé son dernier roman, *Les oiseaux n'ont pas le vertige* (éd. Genèse), sur le stand de la librairie Scientia.

Le dimanche 9, il a dédicacé sur le stand des éditions M.E.O.

Le 13 octobre, à la salle Allard-l'Olivier de Quaregnon, dans le cadre de « La Fureur de lire », il a échangé, en compagnie

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

de **Françoise Houdart**, avec Stefan Thibeau, le réalisateur du film : *Marcel Moreau, se dépasser pour mieux s'atteindre*.

Lors des journées d'études « De la page au micro » aux Archives et Musée de la Littérature, il a donné, le 20 octobre, une communication sur le thème : « Yvon Givert (1926-2005) : cinquante années d'expériences sonores ».

Les 12 et 13 novembre, il a participé au Salon « Pour se Livre ». Le samedi 12, en compagnie de Stefan Thibeau, il a présenté le recueil posthume de Raymond Choquet, *Tout pour être heureux* (éd. Audace). Le dimanche 13, en compagnie d'**Annie Préaux** et de **Françoise Houdart**, il a débattu sur le thème : « De l'expérience de vie à l'écriture littéraire ».

Le 21 novembre, au Foyer culturel de Saint-Ghislain, il a donné une conférence sur le thème : « Pierre Hubermont, écrivain prolétarien, de l'ascension à la chute ».

Le 24 novembre, à la Maison culturelle de Quaregnon, dans le cadre de l'exposition Regards croisés, il a participé à une soirée littéraire autour de *Norma, roman* (éd. Luce Wilquin), dévoilant les dessous de l'exposition qui présentait le travail photographique de Gérard Adam (l'homonyme de l'éditeur bien connu) inspiré du roman. Les lectures étaient de Daniel Decot.

Le dimanche 18 décembre 2022 à la Bonne Alliance (Mont-sur-Marchienne) s'est tenue une rencontre-lecture autour du recueil de **Thierry-Pierre Clément**, *Approche de l'aube* (éd. Ad Solem), animée par le musicien Alain Carré.

Michel Cliquet a exposé ses œuvres plastiques au cours de l'exposition *Esprits de la Nature* qui s'est tenue du 14 au 29 octobre 2022 à L'Atelier (Les Avins).

Le 13 septembre 2022, **Thierry-Marie Delaunois** a présenté et dédié sa nouvelle publication *Vendredi 13 et*

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

demi (Éditions Lamiroy) à l'Espace Art Gallery (Bruxelles). Le 2 octobre, dans le cadre des Rencontres littéraires de Bruxelles, il a reçu et présenté Marcel Procureur, Manuel Verlange et Philippe De Riemaecker avec plusieurs de leurs publications. Une séance de dédicaces a suivi. Ensuite, le 9 octobre, il a dédicacé plusieurs de ses ouvrages au Salon du Livre de Wallonie qui s'est déroulé au WCCM à Mons.

Dans le cadre des rencontres littéraires de l'Espace Art Gallery de Bruxelles, il a accueilli le vendredi 25 novembre plusieurs talents de notre sphère littéraire et artistique, parmi ceux-ci : Tatiana Gerkens, Edith Henry, Taya Léon, Manuel Verlange et Jacqueline Gilbert qui ont présenté et lu plusieurs ouvrages. Par ailleurs il est à présent devenu l'administrateur-littérature du réseau Arts et Lettres créé par Robert Paul.

Du 6 au 27 novembre 2022, à la galerie du Cheval Blanc (Virton) s'est tenue une exposition d'art contemporain pour rendre un hommage artistique à **Guy Denis**, à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire.

Gaëtan Faucer était l'invité des Roulades littéraires corsées (Bruxelles) le mercredi 14 septembre 2022, où il a été interviewé par François-Xavier Van Caulaert. Le mercredi 21 septembre, il a présenté la vie et l'œuvre de Molière au Carpe Diem (Bruxelles). En ce même lieu, il a présenté Jean Gabin le 28 septembre 2022, y a reçu **Stéphane Maton-Vann** le 19 octobre, et présenté la vie et l'œuvre de Charles Baudelaire le mercredi 16 novembre.

Le 4 octobre 2022, au cabaret Blues-Sphere, à Liège, **Rose-Marie François** a interprété, en neuf langues, de vieilles chansons d'Europe sur le thème « Rêver, dormir » – français, italien, néerlandais, allemand, espagnol, anglais, norvégien,

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

letton, picard.

Le 25 septembre 2022, dans les jardins de La Roulotte théâtrale, à Élouges, elle a présenté ses « Voyages », en langue picarde.

Le 27 octobre, au Grand Curtius, à Liège, elle a dit sa contribution au numéro de la revue « Moments » consacré à *Panem et circenses*.

Le dimanche 16 octobre 2022, en compagnie de Christiane Lévêque et Pierre Bragard, **Françoise Houdart** a participé à une rencontre littéraire dans le cadre du cycle de Calliope à Polymnie au Centre culturel de Frameries. Cette rencontre était animée par **Annie Préaux**.

En septembre 2022, **Jean Jauniaux**, Président honoraire du Centre belge Francophone de PEN International, a reçu le Diplôme d'honneur de l'Union Nationale des Écrivains d'Ukraine.

Le 6 octobre 2022, **Michaël Lambert** a donné une conférence en ligne organisée à l'invitation de Narissa Claude et Cédric Dupuy à propos de sa pratique du carnet d'écriture organique, approche vivante de l'écriture au quotidien, des gestes de jardinier pour cultiver ses mots.

Le jeudi 20 octobre 2022 à la Maison de la Francité (Bruxelles), **Ziska Larouge** a participé à un dîner littéraire animé par **Rony Demaeseneer**, suivi d'un débat avec le public.

Lors de l'exposition sur la Sister'House de Huy, au Centre culturel de Marchin, le 9 septembre 2022, **Marie-Bernadette Mars** a lu des extraits de *L'horizon en éclats*, en lien avec les diverses thématiques illustrées par les photos exposées. Les

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

16 et 17 septembre 2022, elle a participé à l'événement « La place des femmes dans la littérature » au Mundaneum de Mons, journées organisées par l'AEB. Elle était également présente à la rencontre « C'est écrit près de chez vous » organisée par les bibliothèques de Hannut et Lincet, Hannut, le samedi 24 septembre 2022. Elle a rencontré les élèves de l'option grecque de deux écoles autour de son roman *Kilissa* : à Liège, au DIC, le 15 novembre 2022 et à Hannut, au Collège Notre-Dame.

Le 9 décembre, elle a dédié ses romans à la librairie «Toutes Directions» à Liège ; le 14 décembre, elle était l'invitée d'un « Salon littéraire » rue Renard à Bruxelles ; le 21 décembre 2022, elle a présenté une conférence littéraire «Écrire, photographier... d'abord un regard» au Cercle littéraire Prince de Ligne à Bruxelles.

Le 24 novembre 2022, **Alexandre Millon** a présenté son dernier ouvrage, *Les heures claires* (éd. Murmures des Soirs), à la librairie Wallonie-Bruxelles (Paris) en compagnie de son éditrice, Françoise Salmon.

Rebecca Nicais a dédié ses romans dans le cadre du salon littéraire « Viva for livres », le samedi 26 novembre dans l'école du Château (Florennes). Elle a participé au « Salon des auteurs » qui s'est tenu aux Écuries (Waterloo) les 3 et 4 décembre 2022.

Le texte de **Colette Nys-Mazure**, *Dix minutes pour écrire*, a été joué du 20 au 29 octobre 2022, dans une mise en scène de Daniel Donies et une interprétation de Laura Dussard, au Centre culturel Bruegel (Bruxelles).

Le 15 octobre 2022, en clôture du colloque *Littérature et*

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

Cinéma organisé par l'Académie royale de Langue et Littérature françaises de Belgique, **Adolphe Nysenholc** a présenté une communication intitulée *La chambre ou l'irreprésentable*. Il était l'invité de l'Universidad de Extremadura du 14 au 17 novembre 2022 et, dans le cadre du programme Erasmus Mundus, celui des universités de Mulhouse et de Bologne, du 21 novembre au 2 décembre 2022. Il y a fait des exposés sur le thème de l'écriture et les thèmes de son roman autobiographique, *Bubelé l'enfant de l'ombre*.

Le 27 septembre 2022, **Marcel Peltier** a signalé l'ouverture de son blog que l'on peut retrouver à l'adresse : <https://haiku-minimaliste-cheminement.blogspot.com>.

Le poème inédit de **Martine Rouhart**, *C'est par là qu'ils sont venus*, a été sélectionné pour être mis en musique lors d'un concert à Virton le 27 novembre 2022 dans le cadre des Poésicales 2022.

Le vendredi 30 septembre, au Centre culturel de Grez-Doiceau, **Giuseppe Santoliquido** était l'invité du Goût des Lettres, organisé par **Éric Brucher**.

À la suite de la publication de l'ouvrage collectif *Penser Salman Rushdie* (éd. de l'Aube), dont il est le coordinateur, **Daniel Salvatore Schiffer** a publié un entretien paru dans le journal *Le Soir* le 10 novembre 2022.

Luc Templier a exposé ses peintures, dessins et calligraphies les 10 et 11 septembre 2022 à la Galerie des Carmes (Marche-en-Famenne).

Le samedi 15 octobre 2022, **Godelieve Ugueux** était

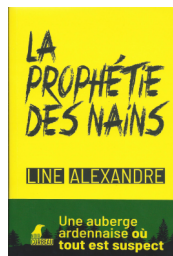
ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

l'invitée des Matins du Livre au Centre culturel de Huy, en compagnie du romancier Paul de Ré et de l'éditrice Françoise Salmon.

Leïla Zerhouni était l'invitée d'une rencontre littéraire animée par Christine Roy le mardi 22 novembre 2022 au Centre culturel de La Villa (Ganshoren).

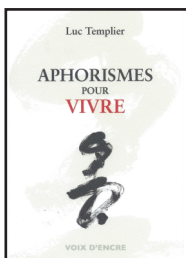
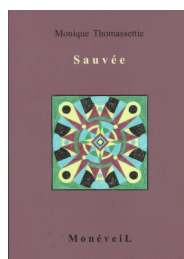
Dernières parutions

Line Alexandre, *La prophétie des nains*. Roman. Bruxelles : éd. Weyrich, coll. Noir Corbeau, 2022. Isbn 978-2-8748-9724-5. 260 p. 20€.



Gérard Adam, *Le Maître du Mont Xin*. Roman. Bruxelles : éd. MEO, 2022. Isbn 978-2-8070-0350-7. 621p. 29€.

Monique Thomassetie, *Sauvée*. Poésies. Bruxelles : éd. Monéveil, coll. Passage, 2022. Isbn 978-2-9310-1614-5. 67p. 12€.



Luc Templier, *Aphorismes pour vivre*. Voix d'encre. Aphorismes. Espenel : éd. Voix d'Encre, 2022. Isbn 978-2-3512-8200-7. 80p. 19€.

Claire de Viron, *Pièce manquante*. Roman. Louvain-la-Neuve : éd. Académia, coll. Littératures, 2022. Isbn 978-2-8061-0656-8. 146p. 15€.

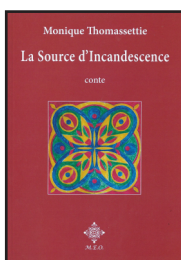
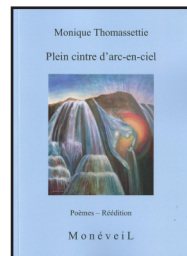


DERNIÈRES PARUTIONS



Thierry-Marie Delaunois, *Vendredi 13 et demi*.
Nouvelle. Bruxelles : éd. Lamiroy, coll. Opuscles #254,
2022. Isbn 978-2-8759-5706-1. 34p. 5€.

Monique Thomassetie, *Plein cintre d'arc-en-ciel*.
Poésies (réédition). Bruxelles : éd. MonéveïL, 2022. Isbn
978-2-9310-1615-2. 83p. 14€.



Monique Thomassetie, *La Source d'Incandescence*.
Conte (réédition). Bruxelles : éd. MEO, 2022. Isbn 978-2-
8070-0356-9. 91p. 14€.

Daniel Simon, *La Troisième nuit*. Théâtre. Carnières-
Morlanwelz : éd. Lansman, coll. Théâtre à vif n°503, 2022.
Isbn 978-2-8071-0357-3. 36p. 10€.



Cotisation 2023

Chère Amie, cher Ami,

Au terme de cette année, nous vous invitons à vous acquitter de votre cotisation pour l'année 2023.

Nous vous remercions dès à présent de bien vouloir verser 37€ sur le compte bancaire BE64 0000 0922 0252.

Cordialement à vous.

Le Comité d'Administration de l'AEB

*Échos et informations de nos partenaires de la
Fédération Wallonie-Bruxelles:*



Académie royale de
Langue et Littérature
française:
www.arlif.be

Société belge
des auteurs:
www.sabam.be

sabam



Centre Wallonie-
Bruxelles Paris:
www.cwb.fr

Archives et
Musée de la
Littérature:
www.aml.cfwb.be

aml



Association royale des
écrivains et artistes de
wallonie:
www.areaw.be



Soirées spéciales
de
l'Association des Écrivains belges

Chaussée, de Wavre, 150, 1050 Bruxelles
à 18 h

Le mercredi 30 novembre 2022

Jacques Mercier

La voix, la langue et le goût du bonheur



Le mercredi 14 décembre 2022

**Maud Joiret, Catherine Barsics,
Anna Ayanoglou,
Véronique Roelandt**

Poésie : temps présent et voies nouvelles



Le mercredi 18 janvier 2023

*Grande soirée de remise des Prix de
l'Association des Écrivains belges*



Le mercredi 29 mars 2023

Jean-Pol Masson

Le droit dans l'œuvre de Charles Plisnier



Le mardi 23 mai 2023

Jean-Jauniaux

Un écrivain à l'écoute des écrivains



Le mercredi 14 juin 2023

Gérard Adam

Le compagnonnage entre édition et écriture...



Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 44 | DÉCEMBRE 2022



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



loterie nationale
BIEN PLUS QUE JOUER

AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES

TÉL. : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

ÉDITEUR RESPONSABLE: CARINO BUCCIARELLI

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-
BRUXELLES, DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE ET DE LA
SABAM**

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.